

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 OCTOBRE 2015



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

POÉSIE

Patrice Desbiens: partout et nulle part

DOMINIC TARDIF

Patrice Desbiens sur Facebook? LE Patrice Desbiens, poète à la réputation revêchée? Oui, c'est lui, le vrai de vrai, qu'on voit surgir là, parfois, au détour d'une conversation littéraire. Et c'est le Desbiens qu'on connaît, le vrai de vrai, avec lequel on renoue aussi dans *Vallée des cicatrices*, son sixième recueil à paraître à l'enseigne de l'artisanale maison L'Oie de Cravan. Un Desbiens plus que jamais taraudé par l'imminence de la mort, quoique toujours familier comme un vieux *chum*, quelque part entre autoreprésentation et autodérision, tendre émerveillement et salvatrice ironie, triviales scènes du quotidien et réminiscences en vrac. Pareil et, en même temps, pas pareil, sur la même route, mais pas au même kilomètre.

Un Desbiens qui, à chaque recueil, gagne des disciples. Desbiens, poète vivant parmi les plus lus de l'Amérique francophone? Certainement. *L'amour, c'est pas pour les peureux*, chante Vincent Vallières sur son plus récent album, *Fabriquer l'aube*, en lui empruntant un des vers qui résume le mieux *Sudbury* [recueil marquant de 1983, *Prise de parole*]. Chloé Sainte-Marie et ses amis compositeurs mettent depuis quelques années de la musique autour de ses textes. Quant au comédien Harry Standjofski, il présentait l'automne dernier sur

la scène de La Licorne, à Montréal, son adaptation théâtrale du schizophrénique livre bilingue *L'homme invisible / The Invisible Man*. Un journaliste demandera à un jeune musicien cool ce qu'il lit? Parions un vieux 2\$ que le nom de Desbiens sera prononcé.

Desbiens, partout? Oui. Mais Desbiens nulle part, pense Maxime Nadeau, copropriétaire de la librairie ambulante Le Buvard. «*En poésie, il y en a qui sont clairement influencés par lui, par une certaine esthétique qu'on pourrait qualifier de trash. Il y a aussi un François Rioux [Poissons volants, Quartanier] qui peut parfois faire penser à Desbiens. Tout le monde en saisit un morceau, mais personne n'est vraiment, totalement, son héritier. Il y a trop de choses dans Patrice Desbiens.*»

Pour d'autres, Desbiens pourtant ne sera jamais que le chantre des tavernes peuplées d'ouvriers débinés.

«*L'affaire, c'est que je ne bois plus depuis une couple d'années. Il y a du monde qui pense encore que je vis ce qui est dans Sudbury. Ce n'est plus mon monde, ça*», raconte au bout du fil le Franco-Ontarien né à Timmins, qui habite Montréal depuis 1993. «*J'étais là dans le temps, faque j'écrivais ce que je voyais. Maintenant, je suis ici, faque j'écris ce que je vois ici.*»

Et écrire ce que tu vois, c'est ça, le *modus operandi*? «*Ben, tu simplifies pas mal. Dit de même, ça fait un peu Journal de Québec. On dirait, des fois, que vous êtes tous allés à la*

même école, les journalistes», réplique-t-il, sur le ton de la douce et espiègle exaspération.

Pas jouer au littéraire

En donnant à son écriture les allures d'un banal travail du sténo-dactylographe, qui retranscrirait tout nu ce qui surgit sous ses yeux, Patrice Desbiens aura peut-être parfois pu passer pour celui qui estampille du sceau «poésie» ce qui n'en est pas. Seulement dix petits mots au milieu de la page 32 de *Vallée des cicatrices*: «*un nuage / un // nuage de pluie / pris sous la / glace*». Le poème s'intitule «poème», comme si le cascadeur de l'amour tenait à rappeler que ça n'a pas à être plus compliqué que ça, la poésie.

Ces images immédiatement compréhensibles produisent leur lot de petites épiphanies chez un public qui ne se précipite habituellement pas dans la section poésie de son marchand de livres favori, raconte Maxime Nadeau. «*C'est le poète que je recommande à ceux qui veulent s'initier à la poésie et qui, très souvent, n'ont lu que les classiques français*, explique-t-il. *Il représente une façon de faire de la poésie que bien des gens, encore, ne s'imaginent même pas, quelque chose d'en apparence très simple et qui, pourtant, force l'admiration de la plupart des poètes qui, eux, reconnaissent tout le travail nécessaire pour arriver à une telle limpidité.*»

«*On est habitué à une poésie qui se prend au sérieux, avec son lyrisme, avec sa tendance à surécrire, à poétiser, alors que chez Desbiens, il*

VOIR PAGE F 4 : DESBIENS



Marianne Dubuc
à hauteur d'enfant

Page F 3



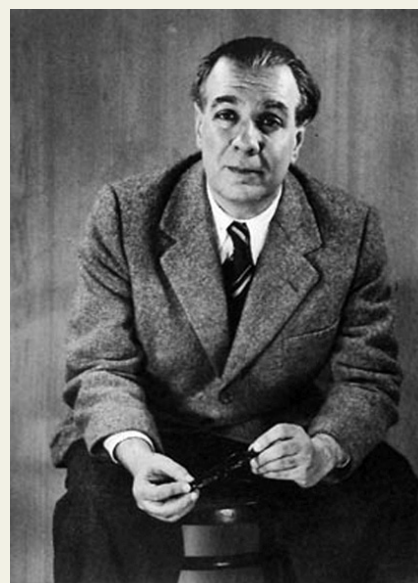
Un fascinant
roman sans fiction
sur une fascinante
imposture

Page F 5

Borges.net

La mythique Bibliothèque de Babel imaginée par Borges existe maintenant virtuellement. Dans une nouvelle éponyme de 1941, l'écrivain argentin imaginait un univers composé «d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales» où se retrouveraient des livres de 410 pages reproduisant toutes les combinaisons possibles, y compris les incompréhensibles, de tous les signes, dans toutes les langues. L'écrivain américain Jonathan Basile a commencé à construire ce monde sur le site libraryofbabel.info. La réalisation algorithmique propose tous les textes de 3200 caractères possibles avec 26 lettres de l'alphabet latin. Au total, la réalisation remplit plusieurs milliards de milliards de milliards de livres (10 à la puissance 4677), tous précisément classés. Un moteur de recherche permet d'y retrouver des bouts de textes de dimensions égales ou inférieures à 3200 caractères, y compris chacune des phrases de ce petit texte de nouvelle. Le créateur de cet univers assure que les résultats ne sont pas générés à la pièce pour duper les naïfs. Le projet devra limiter ses ambitions à cette production vu l'ampleur infinie des combinaisons envisagées par Borges.

Le Devoir



GRETE STERN DOMAINE PUBLIC

Jorge Luis Borges en 1951



Librairie
Monet

Des livres
et des libraires

librairiemonet.com

LITTÉRATURE

POÉSIE

Se faire femme

HUGUES CORRIVEAU

Cette poésie y est si ample que le corps humain devient l'immensité du visible, que l'esprit englobe pays et continents; cette poésie respire si fort et démesurément qu'on y entend le foisonnement des sentiments les plus archaïques. Lyricisme aigu, lyrisme qui semble toujours oblitérer la petitesse du moi au profit du plus grand que soi; la douleur personnelle n'étant que la tranchée où s'abîme celle des humains, harnachant ainsi « *Le temps des promesses d'amour / La grossesse des vents d'est / La détresse des mers frappées / Le suicide des abeilles au printemps* ».

Le choix de prendre la voix d'une femme était risqué pour Rodney Saint-Eloi, mais sa façon de transcender l'individualité pour accéder à la dimension tellurique lui permet d'ouvrir sa poésie à l'universelle tension des éléments, car « *l'oxygène souffle les voiles du poème* ».

« *Je suis la fiancée de la brousse / Je suis la fiancée de la mer / Je suis la fiancée de la nuit* », dit *La fille du baobab brûlé*. Elle est légende et incarnation, obsession vivante et maternité sombre.

Le poète parle aussi au « *elle* » afin de témoigner lui-même de ce qui se délite.

Elle est femme abandonnée et percluse d'absence, tétanisée de solitude et puits d'un savoir dont elle craint la disparition, pourtant certaine quand les guerres détruisent. C'est peut-être Gaïa, c'est peut-être la terre mère qui témoigne. Peut-être est-elle plus encore l'âme de la terre

même, son désir fou, sa passion souffrée. Et si elle était toutes les femmes incarnées, fille, mère, grand-mère, tante, celles qui dansent le nago, l'ibo ou le pétro quand on entend, vaudou, les incantations passées de la magie?

Ce qui compte, c'est l'exaltation tourmentée du propos dont use Rodney Saint-Eloi, avec emportement. Il y a là une hauteur de ton qui souvent se magnifie, se gonfle jusqu'à l'essoufflement. Si l'excès est assumé, c'est que la manière se veut haussée par l'ardeur poétique, respectant en cela une certaine tradition de l'éloquence, une certaine manière de s'enivrer d'elle-même, sans retenue: « *J'ai donné le verbe donner à ton peuple / Entre nous est jeté ce pont de larmes / Aveugle je lance mes fétiches et mes dictons / À la vindicte des hippopotames / Je me réfugie aux portes de l'alphabet / Je n'ai pas de métier je suis poète.* »

Contradictoire, cette *Fille du baobab brûlé* est aussi le déferlement guerrier. « *C'est encore moi l'horreur ma face contemporaine* », « *J'ai fait le vœu d'être fidèle aux vents contraires* ». Elle est totalité du Vivant.

Rodney Saint-Eloi signe ici un recueil d'une grande intensité, inscrit dans la continuité d'une poésie de la parole extrême, qui emporte tout, qui déferle.

Collaborateur
Le Devoir

**JE SUIS LA FILLE
DU BAOBAB BRÛLÉ**
Rodney Saint-Eloi
Mémoire d'encrier
Montréal, 2015, 92 pages

« *Ce qui n'est à personne est à moi
J'embrasse le crépuscule d'eau
Je suis debout au flanc des nuages* »

Extrait de *Je suis la fille du baobab brûlé*

ROMAN QUÉBÉCOIS

Faune nordique

Un cri du cœur pour le Grand Nord porté par une écriture forte

CHRISTIAN DESMEULES

On croise dans ce livre la faune habituelle du Nord: une poignée de géologues, de travailleurs sociaux, d'infirmières ou d'ouvriers de la construction. Quelques « *nouveaux missionnaires blancs* » venus prêcher une bonne hygiène de vie aux habitants du Nunavik.

Ceux qui, pour la plupart, montent au Nord le temps d'une saison de labeur et qui en repartent à la façon des oies sauvages, venus y profiter du soleil de minuit avant de fuir à temps les rigueurs de l'hiver. Ils y vont par idéalisme, pour faire de l'argent, par simple goût de l'aventure ou pour y calmer leur mal de vivre.

C'est cette réalité qui donne son titre à *Nirliit* (« oie » en inuktitut), le premier roman de Juliana Léveillé-Trudel. La narratrice, une jeune enseignante qui revient chaque été à Salluit, à la hauteur du 62^e parallèle, à la pointe du Nord-du-Québec, s'adresse à son amie Eva, Inuit et belle grand-mère de quarante ans, disparue depuis des mois et dont le corps n'a jamais été retrouvé.

Eva, qui, dans sa « *langue de poésie rugueuse* », lui avait appris à nommer un peu mieux la beauté du Nord. « *Une beauté en forme de coup de poing dans le ventre, il y a juste la toundra qui fait ça, paysage complètement démesuré et bouleversant tout seul au bout du monde avec si peu de gens pour l'admirer.* »

Une terre de grands mystères aussi. Un vaste théâtre où soufflent comme des grands vents, peut-être plus qu'ailleurs, les drames et les tragédies. Un espace sans limites qui ressemble aussi à une prison pour plusieurs de ceux qui y vivent, lourds de tous les désirs empruntés et de l'alcool de contrebande.

Un univers nordique sou-



CAROLINE MONTPETT

L'univers nordique souvent sombre de ce premier roman est éclairé par la lumière fragile des enfants.

vent sombre, mais éclairé par la lumière fragile des enfants, « *des enfants que je quitte heureux et libres à la fin de l'été pour les retrouver démolis et perdus l'année suivante, sans arriver à comprendre ce qui se passe entre dix et onze ans dans ce village du bout du monde* ».

Misère de riches

La narratrice, elle, y promène son regard avide de beauté et son idéalisme d'oie blanche. « *Je me sens coupable de mon pays riche, de ma famille unie, de mon éducation, j'ai besoin d'éteindre des feux et de sauver des enfants, j'ai besoin de faire quelque chose dans ce monde pourri, j'ai besoin de courir d'une bande de laissés-pour-compte à une autre, j'ai besoin sinon je pourrais m'asseoir et*

pleurer ou lancer des bombes.

Elle y donne libre cours aussi à sa révolte, s'adresse aux uns et aux autres (comme à Alex, qui l'a laissée pour une Inuit) et ne se prive pas de critiquer au passage les Blancs venus là-bas s'offrir « *une parenthèse nordique avec des femmes qui les aimeront trop* ».

Sorte de carnet d'observation qui pointe sans trop de complaisance la violence et le fatalisme désespérants, avec un gros plan sur la situation catastrophique des femmes, *Nirliit* raconte ainsi les histoires d'amour des uns et le désespoir des autres.

Avec un mélange de poésie et d'anthropologie, Juliana Léveillé-Trudel, née à Montréal en 1985, offre un tableau tout

en contrastes de cet univers qu'elle fréquente depuis quelques années. Un cri du cœur pour le Grand Nord et ses habitants porté par une écriture forte. Mais une faiblesse de structure — décousue, sans fil conducteur apparent — empêche *Nirliit* d'être le grand roman qu'il aurait pu être.

Un livre touchant et d'une grande justesse, pourtant, qui transporte jusqu'à nos latitudes une parole de témoin beaucoup trop rare. Et qui soulève aussi plusieurs questions. À commencer par celle-ci: « *Comment ça se fait que toute cette richesse ressemble tellement au tiers-monde?* »

Collaborateur
Le Devoir

NIRLIIT
Juliana Léveillé-Trudel
La Penplade
Chicoutimi, 2015, 184 pages

POLAR

Belle famille!

MICHEL BÉLAIR

L'an dernier, la première mouture du projet mené par Richard Migneault (*Crimes à la librairie*, *Druide*) avait donné des résultats étonnants. Sous son impulsion, une bonne quinzaine d'auteurs québécois de polars avaient alors témoigné plutôt brillamment de la diversité et de la richesse du genre. L'exercice s'est révélé tellement concluant que Migneault récidive cette année en déplaçant à peine le cadre. Cette fois-ci, 17 auteurs ont accepté de travailler à partir d'une seule et même contrainte à la fois simple et ouverte à tous les possibles: raconter un crime ayant pour cadre une bibliothèque.

Il y a bien sûr toutes sortes de bibliothèques. Publiques ou privées, modestes ou somptueuses, situées en plein centre-ville ou dans une pièce de la maison. Elles sont, malgré leurs différences, le théâtre bien concret où se déroule l'action des 17 nouvelles. Comptant chacun entre 15 et 25 pages, les récits concoctés pour l'occasion parviennent à créer une atmosphère étonnante et à mettre en relief, encore une fois, le style tout comme la profonde diversité de l'inspiration des écrivains de polars d'ici.

Certaines histoires sont

évidemment plus corsées, plus solides que d'autres. On pense surtout à cette véritable perle qu'est *Guerrière* d'Anna Raymonde Gazaille. L'auteure réussit en moins de vingt pages à nous faire sentir l'horreur vécue par les populations déplacées par la guerre, le drame des enfants soldats et l'ignominie qui s'installe dans les régions contrôlées par des milices terroristes. La bibliothèque dont il est ici question, symbole même de tout ce qu'il faut éliminer pour que règne l'arbitraire, est située au cœur d'une ville prise d'assaut par le groupe État islamique. Epoustoufflant.

Une noire famille

D'autres récits sont tout aussi dérangeants parce qu'ils dénoncent des situations intenable, que ce soit la mise au ban et le rejet, comme dans *Combustion lente*, du collègue François Lévesque, la collaboration occultée avec l'ennemi (*Alexandre Dumas* de Sylvie-Catherine de Vaillay) ou la bêtise abrutissante (*Meurtre sous khontrainte* de Martin Winckler). Certains par contre brillent par leur humour (*J'haïs les livres* de François Barcelo) ou par l'intelligence ou la com-

plexité de leur intrigue (*Fin de partie* de Jean Lemieux, *Autour du parc Molson* d'André Jobin et *Le truc avec les Turcs* d'André Marois).

On pourra aussi découvrir ici l'écriture élégante de Francine Ruel (*Un omicidio in la Serenissima*), l'imaginaire tordeur de Jacqueline Landry (*Actus reus*) et de David Bélanger (*Notre maître le passé*) ou simplement rétablir le contact avec les préoccupations historiques de Hervé Gagnon (*Veni Satanas*) et de Maryse Rouy (*Le secret du tome trois*). Mais partout, en passant d'un genre et d'un style à l'autre, le lecteur trouvera toujours de quoi rassasier sa curiosité.

On notera aussi que, à la conclusion de chacune des histoires, Richard Migneault trace un court portrait de l'auteur et de son œuvre en décrivant brièvement son parcours. On aura ainsi le plaisir de redécouvrir plusieurs auteurs dont on a déjà parlé dans nos pages: une belle famille, quoi, qui s'élargit d'année en année.

Collaborateur
Le Devoir

**CRIMES À LA
BIBLIOTHÈQUE**
Collectif dirigé par
Richard Migneault
Druide
Montréal, 2015, 384 pages

JUDY QUINN

LEMÉAC

Les mains noires

« C'est très souvent un bonheur de plonger dans le roman d'un auteur habitué à la poésie. Judy Quinn le prouve d'ailleurs une seconde fois avec *Les mains noires*. L'écrivaine [...] revient sur le chemin romanesque avec un récit qui nous transporte, sur plusieurs générations, de l'Ukraine au Québec. »

Cynthia Brisson, *Les libraires*

154 524-5556 lemec@lemec.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Anna Ganten-Nielsen

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!

(et autres idées reçues sur la langue)

IDÉE REÇUE N° 6

LES QUÉBÉCOIS NE PARLENT PAS FRANÇAIS.

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!

(et autres idées reçues sur la langue)

EN LIBRAIRIE - 14,95\$ - DEL BUSSO ÉDITEUR



Paul dans le Nord

Michel Rabagliati

MAINTENANT
EN LIBRAIRIE

la Pastèque

LIVRES



MARIANNE DUBUC COMME DES GÉANTS

Lucie et cie s'inscrit dans la lignée de ces albums qui stimulent l'interaction avec les enfants tout en apportant un sentiment de réconfort.

ALBUMS JEUNESSE

Marianne Dubuc, à hauteur d'enfant

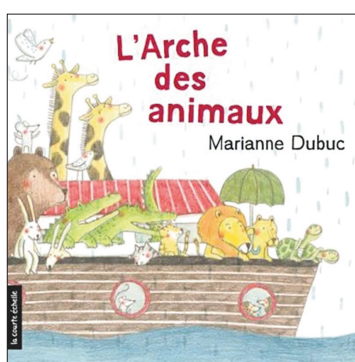
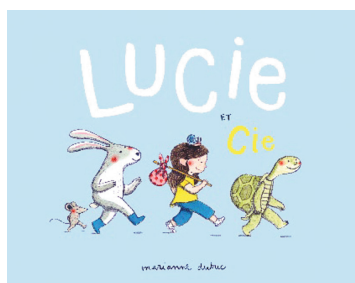
MARIE FRADETTE

La réputation de Marianne Dubuc n'est plus à faire. Lauréate de plusieurs prix, notamment le Gouverneur général pour ses illustrations dans l'album *Le lion et l'oiseau* (Pastèque, 2013) et le prix des Libraires pour *L'autobus* (Comme des géants, 2014), elle a vu certains de ses livres traduits en plusieurs langues. Cette notoriété repose aussi sur le choix des lecteurs, ceux qui ont adopté le style simple et soigné de cette artiste singulière. Cet automne, elle récidive, et deux fois plutôt qu'une. D'abord, tout près de paraître chez Comme des géants, *Lucie et cie* est un recueil de trois historiettes dans lequel une fillette partage quelques moments tendres avec ses amis : un goûter pris sur la branche d'un arbre, une chasse au trésor pour fêter l'anniversaire de Léon le lapin et la rencontre avec trois œufs abandonnés. Encore une fois, la minutie du trait, fait au crayon de bois, le peu de perspective et le sens du détail apportent une dimension naïve aux tableaux. Chacune des scènes est enca-

drée, puis présentée sur fond blanc dirigeant notre attention directement là où il faut, en l'occurrence sur les émotions vécues par Lucie et ses amis. Ce nouveau titre s'inscrit dans la lignée de ces albums qui stimulent l'interaction avec les enfants tout en apportant un sentiment de réconfort et d'appartenance. Le format à l'italienne est par ailleurs bien adapté à l'histoire, puisqu'il permet d'étendre le paysage et ainsi de passer d'une scène à l'autre de façon continue.

Ce vieux Noé

Dans *L'Arche des animaux*, l'auteur du *Gâteau* (Courte échelle, 2013) nous transporte au cœur d'une épopée animalière. Partant de la célèbre fable biblique, Dubuc fait état des différentes espèces sauvées, mais l'essentiel du propos s'en tient plutôt à présenter le périple menant les passagers de l'embarquement au retour sur la terre ferme. La proximité entre les personnages, leurs différences, la longueur du trajet, la houle créant quelques petits maux laissent place à des tableaux amusants : un poisson dans



son bocal se demande ce qu'il fait là alors que le chat lui jette un œil gourmand ; bousculés et à l'étroit, les hérissons perdent leurs piquants sur le dos des lions, alors que les escargots tracent des labyrinthes en attendant que la pluie cesse. Si Noé occupe le premier rôle dans le texte d'origine, il n'est que figurant dans cette ména-

gerie. Tout l'espace est laissé aux personnages de prédilection — les animaux — de Dubuc, qui livre, de façon candide et non moralisatrice, l'adaptation de ce texte de la Genèse. Et bien que la référence puisse paraître évidente aux yeux des adultes, les petits, eux, y verront plutôt une bande d'animaux apprenant à vivre une traversée salvatrice. Le dessin joue beaucoup dans cet effet de candeur grâce à l'angle qui nous propose toujours une vue à hauteur d'enfant. C'est d'ailleurs là, dans cette capacité à offrir une perspective enfantine, à jeter un regard pur sur ce qui nous entoure, que réside toute la force et l'art de Dubuc.

Collaboratrice
Le Devoir

LUCIE ET CIE
Marianne Dubuc
Comme des géants
Montréal, 2015, 56 pages
En magasin le 20 octobre

L'ARCHE DES ANIMAUX
Marianne Dubuc
La courte échelle
Montréal, 2015, 96 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le gris du ciel

CHRISTIAN DESMEULES

Automne 1980. Après avoir fait les vendanges en France, un jeune Québécois se retrouve à Londres; le temps de vivre une errance urbaine marquée par les riffs des Sex Pistols et des Ramones, les ombres efflanquées du mouvement punk en déclin et la recherche de petits boulots pour survivre. Les amitiés vont fleurir. Il y aura April, une junkie écossaise, et un Pakistanais muet, Usman, dont les doigts sont « habités par des esprits habiles ». À travers les gestes et les paperolles, les deux jeunes hommes arriveront à fraterni-

ser maladroitement. Assez pour que le narrateur devine que le père de son ami fume la chicha et voyage tous les jours sans jamais se déplacer.

L'Angleterre et l'Abitibi

Dans cette ville-musée qui l'impressionne et qui l'écrase, parmi les pauvres, les déshérités et les sans-patrie, le narrateur semble trainer comme un poids l'oubli de son propre passé. Alors que loin, là-bas, les Québécois viennent de dire non au projet souverainiste.

Nuvième roman de Pierre Yergeau, *Le père d'Usman* ajoute une pierre modeste mais significative à un édifice romanesque marqué par le rêve et la mélancolie. Il y fait résonner délicatement le jeu des correspondances entre le ciel de la capitale anglaise et tout le gris des mines de l'Abitibi.

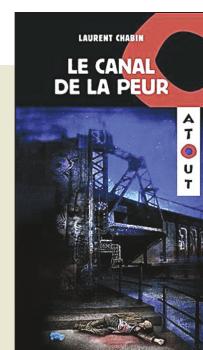
L'auteur de *L'écrivain public* (L'instant même, 1999) et de *Tu attends la neige, Léonard?* (L'instant même, 1992), qui a

lui-même vécu deux ans dans la capitale britannique au début des années 80, nous arrive avec un petit livre allusif sur l'incommunication, la rencontre impossible et l'usage modéré des paradis artificiels : « *La littérature n'est jamais qu'une autre façon d'accepter le monde.* »

Collaborateur
Le Devoir

LE PÈRE D'USMAN
Pierre Yergeau
L'instant même
Québec, 2015, 80 pages

LA VITRINE

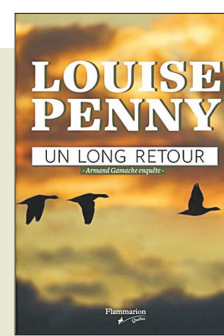


ROMAN JEUNESSE

LE CANAL DE LA PEUR
Laurent Chabin
Hurtubise
Montréal, 2015, 176 pages

Dans Saint-Henri, un itinérant curieux prend des photos de criminels en pleine action. Il se retrouve, quelques minutes plus tard, agonisant, avec un couteau dans le ventre, entre deux jeunes femmes qui se trouvent là par hasard. La première croit que la seconde est la meurtrière et vice versa. Polar à forte teneur sociale (les pauvres et les policiers ne font pas bon ménage), ce roman de Laurent Chabin, dont les personnages principaux sont de jeunes marginaux du célèbre quartier montréalais, commence raide. La tension est forte. Les protagonistes, qui se relaient à la narration pour raconter leur version des faits, craignent pour leur vie, mais veulent régler l'affaire sans les forces de l'ordre. Après ce départ canon, le roman, à mi-chemin, perd toutefois un peu en intensité dramatique. À la fin, *Le Devoir*, « le seul journal indépendant qui ait encore un peu de lectorat et qu'on peut prendre au sérieux », dit un personnage, contribuera à la perte des méchants. On aime.

Louis Cornellier



POLAR

UN LONG RETOUR

LOUISE PENNY
Un long retour
Traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Flammarion Québec
Montréal, 2015, 440 pages

Désormais retraité, Armand Gamache se remet lentement et difficilement de sa plus récente enquête (*La faille en toute chose*, Flammarion Québec, 2014) dans le petit village de Three Pines. Jusqu'à ce que son amie Clara Morrow lui demande de l'aider à retrouver Peter, son peintre de mari en allé depuis un an. Ce ne sera pas simple, puisque Peter a choisi la fuite en avant et qu'il a beaucoup voyagé depuis son départ forcé de Three Pines : Paris, Venise, l'Écosse, Toronto puis Charlevoix et la Basse-Côte-Nord. La « bande de Three Pines » (qui enquête en bloc, pourquoi pas !) devra faire appel à ses réserves les plus intimes. On trouvera ici des passages magnifiques, entre autres sur le très improbable Jardin de la spéculation cosmique situé à Dumfrries, en Écosse, ou simplement des descriptions de paysage absolument remarquables. Mais aussi, malheureusement, beaucoup de radotages déguisés en pensées profondes, des longueurs à peine supportables, tout comme des clichés surgissant un peu partout au hasard. Comme ce jugement sans appel sur *Le Devoir*, « le quotidien intello à peine déchiffrable », alors que l'auteur mettra par ailleurs un grand souci à décrire, par exemple, avec un vocabulaire d'une précision chirurgicale, les nuances de couleur avec lesquelles les peintres articulent leurs œuvres. M'enfin. Reste que, même si l'intrigue s'étire jusqu'à se diluer dans les eaux du golfe du Saint-Laurent, l'ex-inspecteur-chef Armand Gamache est un être attachant. C'est déjà beaucoup.

Michel Bélair



RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	L'amour au temps d'une guerre • Tome 1 1939-1942 Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-/1
2	Madame Tout-le-monde • Tome 5 Ciel d'orage Juliette Thibault/Hurtubise	1/3
3	Tromper Martine Stéphane Dompierre/Québec-Amérique	2/2
4	La jeune fille au piano Louise Lacoursière/Libre Expression	4/3
5	Es-tu au régime? Moi non plus! Catherine Bourgault/Les Éditions réunies	10/2
6	Une nuit, je dormirai seule dans la forêt Pascale Wilhelmy/Libre Expression	7/2
7	Un long retour Louise Penny/Flammarion Québec	5/6
8	1967 • Tome 2 Une ingénue à l'Expo Jean-Pierre Charland/Hurtubise	3/7
9	L'hôtesse de l'air • Tome 3 Les turbulences de... Elizabeth Landry/Libre Expression	-/1
10	Une deuxième vie • Tome 2 Sur la glace du... Mylène Gilbert-Dumas/VLB	8/4
Romans étrangers		
1	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas David Lagercrantz/Actes Sud	1/7
2	Le livre des Baltimore Joël Dicker/Falouts	-/1
3	La fille du train Paula Hawkins/Sonatine	4/20
4	Cinquante nuances de Grey par Christian E. L. James/Lattès	3/11
5	After • Tome 5 L'éternité Anna Todd/Homme	2/3
6	Les assassins Roger Jon Ellory/Sonatine	6/2
7	Seul sur Mars Andy Weir/Milady	10/3
8	Lontano Jean-Christophe Grangé/Albin Michel	-/1
9	After • Tome 1 La rencontre Anna Todd/Homme	5/3
10	La nuit de feu Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	8/5

Essais québécois		
1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces arbres Boucar Diouf/La Presse	-/1
2	Foglia l'insolent Marc-François Bernier/Édito	1/3
3	La médecine Alain Deneault/Lux	-/1
4	Dihad.ca. Loups solitaires, cellules dormantes... Fabrice de Pierrebourg Vincent Larouche/La Presse	2/8
5	Ces valeurs dont on parle si peu Jacques Grand/Maison/Carte blanche	-/1
6	Le grand retour John Saul/Boréal	-/1
7	Les libéraux n'aiment pas les femmes Aurélie Lancelot/Lux	-/1
8	La Rébellion tranquille Martine Tremblay/Québec-Amérique	6/3
9	Le petit Hébert. La politique canadienne... Chantal Hébert/Rogers	5/8
10	Le niveau baisse! (et autres idées reçues sur...) Benoît Melançon/Del Busso	-/1
Essais étrangers		
1	La 6e extinction. Comment l'homme détruit la vie Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean	1/5
2	Mater la meute. La militarisation de la gestion... Lesley J. Wood Mathieu Rigouste/Lux	6/2
3	Balade avec Épicure Daniel Klein/Michel Lafon	2/4
4	Lettres à mes petits-enfants David Suzuki/Boréal	4/4
5	Du bonheur. Un voyage philosophique Frédéric Lenoir/Fayard	3/34
6	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers? Stephen Hawking/Odile Jacob	10/5
7	L'Occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre... Noam Chomsky André Vitchek/Écosociété	-/1
8	Foulauds et hymens. Pourquoi le Moyen-Orient... Mona Eltahawy/Belfond	8/2
9	Qui est Charlie? Sociologie d'une crise religieuse Emmanuel Todd/Seuil	-/1
10	Tout peut changer. Capitalisme et changement... Naomi Klein/Lux	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!
(et autres idées reçues sur la langue)

IDÉE REÇUE N° 4

LES QUÉBÉCOIS PARLENT JOUAL.

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!
(et autres idées reçues sur la langue)

EN LIBRAIRIE - 14,95\$ - DEL BUSSO ÉDITEUR

LIBRAIRIE GALERIE

ACHAT À DOMICILE
514-914-2142

Bonheur d'occasion
Librairie

ESPACE LOCATIF DISPONIBLE

Fonds universitaires :
• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Bel espace chaleureux pour
artistes en arts visuels

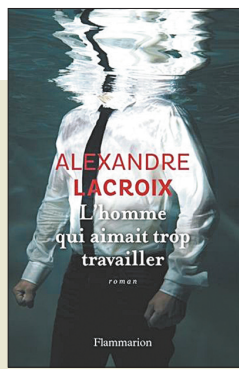
• Consultez notre site web
pour les tarifs 2016

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste
Livres anciens avant 1800
Automatistes, Éditions Erta,
Refus Global...

Salle disponible sans frais
pour lancement de livre ou
autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
www.bonheurdoccasion.com

LA VITRINE



ROMAN

L'HOMME QUI AIMAIT TROP TRAVAILLER

Alexandre Lacroix
Flammarion
Paris, 2015, 170 pages

Il s'enivre délicatement le soir pour mieux ressentir l'effet du dépassement de soi le lendemain matin. Il dresse des listes méthodiques de choses à faire pour donner du rythme à ses réalisations, préfère communiquer avec ses collègues par courriel, «*infiniment plus propre qu'une poignée de main*» et «*sans haleine*», et savoure chaque seconde dans son bureau à aire ouverte, qui lui permet d'entrer dans l'intimité de ses voisins sans trop d'engagement. Parce que les humains, il ne les aime pas trop, et certainement pas autant que le travail. Sommer est finalement un homme bien ordinaire, qu'Alexandre Lacroix, directeur de rédaction de *Philosophie Magazine*, utilise ici, dans ce roman analytique délicieux, pour autopsier notre drôle d'époque où le culte de la performance, l'hyperindividualisme et la communication numérique distante déshumanise de l'intérieur. Les mots frappent. Les phrases tracent les contours d'un absurde érigé en norme, que le lecteur appréhende sans difficulté. Cet homme qui aimait trop travailler, c'est sans doute un ami, un voisin, un collègue, un mari, un amant. Ou peut-être même lui.

Fabien Deglise



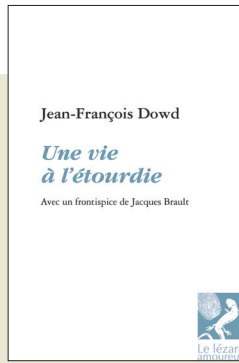
BANDE DESSINÉE

JOKER

Benjamin Adam
La Pastèque
Montréal, 2015, 128 pages

Puisqu'il faut lui attribuer une valeur, *Joker*, nouvelle création du bédéiste Benjamin Adam (*Deux milligrammes*, *Lartigues et Prévert*, La Pastèque, 2014 et 2013), est un trésor, un exercice habile de déconstruction, un objet narratif à l'intelligence rare et au graphisme séduisant à mettre entre toutes les mains, ou presque. Le fait exploré est divers. Mais il l'est également par le fragment et le portrait de personnages pris dans leur quotidien et dans quelques contradictions: trois hommes liés à une puissante entreprise et impliqués dans des étranges parties de cartes sont retrouvés morts. Deux femmes et leurs nombreux enfants sont en fuite. Un ophthalmologiste se prend pour un corbeau. Il y a des journalistes aussi, mais à la solde du grand capital, et un gamin qui s'appelle Joker et qui écoute un peu trop les conversations des grands. Étrange? Oui, mais brillamment assemblé dans une bédé qui trouve ici le genre de récit capable de mettre en relief l'incroyable pouvoir de narration du 9^e art. Chapeau.

Fabien Deglise



POÉSIE

UNE VIE À L'ÉTOURDIE

Jean-François Dowd
avec un frontispice de Jacques Brault
Le lézard amoureux
Montréal, 2015, 70 pages

Livre savant et heureux, sage même que cette *Vie à l'étourdie* de Jean-François Dowd, écrit en hexamètres, octosyllabes ou alexandrins. C'est, quel qu'en soit le sujet, réjouissant, dans le sens même où l'âme s'en trouve comme apaisée. Scandée à l'ancienne en six, huit ou douze temps, la lecture de l'ouvrage en est singulièrement ralentie, ce qui rend propice la réflexion que le poète propose principalement autour de la mort ou des auteurs aimés. Car Jean-François Dowd convie à sa table beaucoup d'auteurs contemporains ou non qui le portent, afin de trouver un sens à la vie ou à l'écriture, l'un et l'autre se confondant souvent dans cette tension qui sous-tend les textes. Pour reprendre un passage du recueil, on dirait que c'est «*Rien qu'un homme / Qui fixe avec des yeux d'effraie / Femmes, oiseaux, lunes, ruisseaux / Et les ombres naïvement / Brodées sur le jardin écrit.*» L'esprit d'un Jean Royer semble convoqué dans cette manière de faire appel à ceux et celles qui écrivent et qui font écrire. Petite ménagerie personnelle, grand souffle des œuvres antérieures, Perros à la clé, le poète tremble de vivre au rythme passéiste des écritures, sans un regard sur la vie contemporaine (ou presque), tant lui importe le calme tranquille des mots: «*Le pas du héron: / On dirait la préhistoire / Sous les hémérocailles.*» Comment ne pas succomber?

Hugues Corriveau



PHILIPPE MATSAS / OPALE

Comme dans tous ses livres, Michèle Lesbre raconte la scène des images, piste les traces inscrites dans les lieux, nommés comme s'ils pouvaient révéler quelque chose.

ROMANS

Les pères totems

Christine Angot, Martine Delvaux et Michèle Lesbre
écrivent leurs pères

GUYLAINE MASSOUTRE

Elles n'ont pour ainsi dire pas connu leur père. Ou bien trop, ou bien trop peu. Elles racontent, précises, un rien désespérées par des images nettes, archétypes du virtuel. Qui les hantent. Qui fuient. Qui refont surface des profondeurs immergées.

Christine Angot. Martine Delvaux. Michèle Lesbre. Trois destins, l'une ignorée puis violemment désirée; l'autre refusée, niée; la troisième laissée honteuse. Toutes trois, ambivalentes, racontent la vastitude du manque. Mais qu'est-ce qu'un père, pour une fille qui nomme, adulte, la force et l'acuité des sentiments, l'amour en jachère?

«*L'amour est toujours différent de ce qu'on imagine. Les pères sont parfois incertains, l'amour aussi, c'est peut-être ce qui les rend si nécessaires*», écrit Lesbre, avec sa transparence habituelle, sa netteté touchante et rêveuse. «*L'homme de l'écluse me plaisait, j'aimais son charme désinvolte et ses divagations dans lesquelles je m'étais abandonnée et reconnue, mais les instants magiques sont des instants et doivent le rester.*»

Là où Angot pénètre dans le piège, qui se ferme sur elle au risque qu'elle n'en sorte jamais (*Un amour impossible*, Flammarion), là où Delvaux, dans *Blanc dehors* (Héliotrope), invente un père fait de silence et de fuite, un salaud peut-être ou bien le fils d'un assassin, Lesbre, dans *Chemins*, trace le portrait d'un déserteur. Les mots tracent le rythme de sa respiration.

Errances

Comme dans tous ses livres, Lesbre raconte la scène des images, piste les traces inscrites dans les lieux, nommés comme s'ils pouvaient révéler quelque chose, ces repères sur le fond immense de la dérive. Ces écorces de vie flottement entre des ellipses, sur des grands pans de mystère, sur l'absurde d'un récit inachevé parce que le temps est discontinu.

Toutes ces femmes auteures ont dû s'accrocher à leur mère, au point que, dans notre ère de féminisme aux droits mieux inscrits que jadis dans des lois égalitaires, on pourrait croire, à ces livres, que les hommes n'ont jamais été aussi absents. Même s'il y a des phrases, des mots jetés comme des talismans ou des amulettes, ces pères sont des totems tantôt fétiches transportables, tantôt nécroses, tantôt objets

d'un désir insatisfait.

Pères déchets, pères disséminés dans le regard qui les cherche, invisibles, inaccessibles, inconnus, ils s'affichent en filigrane dans le «*je*» qui leur parle. Les tons et les teintes varient. Sommations et inventions chez Angot, peu de verbes à l'imparfait mais au présent chez Delvaux, presque tout le récit est à l'imparfait chez Lesbre, mélancolique, suspendu hors du temps. Chacune de ces écrivaines recompose la statue du Commandeur, l'ombre falote, le chien.

Miroir troué

Toutes ces images abimées constituent le père, l'incantation au père, une rumeur familiale faite de plus ou moins de réel et de beaucoup de vide. Il y a des voyages en voiture, des images de couple parental, de la dépossession enfantine. Par-dessus tout, il y a la certitude du mensonge, ou pire, du secret, tout cela formant un voile, une taie. Cécité ou «*taisure*», le symbole est lourd à porter.

«*On ne sait quel sens donner à certains souvenirs tant leur violence, parfois, marque le temps.*» Intensité, permanence et réminiscence, rémanence: la fille s'engouffre dans la mère, l'amante dispute à l'amant le rôle de tête et ce choix, si lourd, de se tenir à distance; ces femmes trouvent dans les livres celui qu'elles veulent voir raconter. Comme la narratrice de Lesbre, elles acceptent de quitter l'hôtel de la Bonne Renommée. C'est à nu qu'elles disent composer avec un infini chagrin.

Le rêve y tient une large place. Le cauchemar aussi. L'hallucination sensorielle, mentale, autour de l'homme qui prend des noms, qui se charge des affects, ogre et démon, emporte le lecteur dans un univers de questions. L'ouverture à cette émotion peut sembler insupportable. «*J'apprends la solitude*», écrit la narratrice, replongée dans l'enfance. Elle dérangera qui ne veut pas se souvenir de la nécessité vitale d'entrer seul «*les chemins*».

Collaboratrice
Le Devoir

CHEMINS

Michèle Lesbre
Héliotrope
Montréal, 2015, 137 pages
Aussi paru chez Sabine Wespieser
Paris, 2015Collaborateur
Le Devoir

VALLÉE DES CICATRICES

Patrice Desbiens
L'Oie de Cravan
Montréal, 2015, 60 pages

LITTÉRATURE BRÉSILIENNE

Vanessa Barbara: l'art des débuts

CATHERINE LALONDE

La rencontre avec un livre tient parfois à ses seules premières phrases, et on pourrait disserter sans fin sur

ce qui provoque, en quelques mots, assez de style, sur ce qui fait naître surtout cette curiosité qui fait qu'un lecteur, presque à son insu, se retrouve «*fermé*», pas moins accroché qu'un poisson à l'hameçon. Chance du débutant ou maîtrise? Le premier roman de la jeune Vanessa Barbara, née à 1982 à São Paulo, témoigne, quoi qu'il en soit, d'un charmant art du commencement.

«*Lorsque Ada est morte, le linge n'avait même pas eu le temps de sécher. L'élastique du jogging était encore humide, les grosses chaussettes, les T-shirts et les serviettes toujours sur le fil.*» Le vieil Otto, amoureux de presque toujours de son Ada, se retrouve ainsi veuf, un peu misanthrope, soudain sans joies de vivre — même les documentaires animaliers et les séries policières ont perdu grâce à ses yeux... Entre les souvenirs de leur amour et de leur quotidien et les portraits des voisins, tous

un peu craqués — Nico, le pharmacien fasciné par les effets secondaires des médicaments qui ne sait pas nager, mais rêve de traverser la Manche; Iolanda et ses *trips* érotiques; le facteur qui livre volontairement les lettres aux mauvaises adresses en beuglant de l'opéra; monsieur Taniguchi, qui a poursuivi seul aux Philippines sa Seconde Guerre mondiale jusqu'en 1978... —, se trace un univers à la Amélie Poulain, qui chante la diversité des humains et leurs adorables et insupportables petits travers.

Une intrigue? Pourquoi?

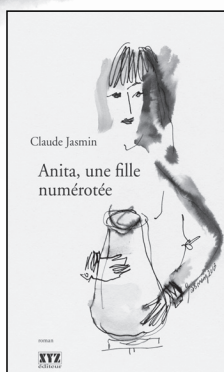
Et c'est dans la description de la petite folie quotidienne que brille Vanessa Barbara; dans l'humain, très humain; dans la chair et le cœur qu'elle sait donner à ses personnages. Quand elle décrit les explorations culinaires explosives d'Ada, les fugues répétées des canins qui foutent la rue sens dessus dessous, les amours

inavouées des uns et le poids de la vieillesse des autres, on vibre avec tout ce petit monde, adopté illico. Au point même où l'intrigue, façon faux polar, qui s'ajoute au dernier tiers du roman semble forcée, n'ajoute rien et nous éloigne même de la force de ce livre.

Mais ce serait vraiment boudier un plaisir de lecture, pas si léger qu'il ne le semble, que de s'arrêter à ce bémol. Ces *Nuits de laitue* (quel titre étrange, tout de même!) s'avalaient toutes seules, sans l'amertume de la tisane aux feuilles vertes que le pauvre Otto s'inflige parfois pour dormir. Un premier roman remarquable, et, conséquemment, une auteure à surveiller.

Le Devoir

LES NUITS DE LAITUE

Vanessa Barbara
Traduit du portugais
par Dominique Nédellec
Zulma
Paris, 2015, 224 pagesXYZ
éditeurLa fin de la trilogie
amoureuse de
Claude Jasmin.

NOUVEAUTÉ

fE
Également disponibles
en version numérique

www.editionsxyz.com

LIVRES

Le grand mensonge

L'imposteur, un fascinant « roman sans fiction » de Javier Cercas

CHRISTIAN
DESMEULES

« Les masses sont plus facilement victimes du grand mensonge que du petit, parce que les individus mentent à propos des petites choses, mais que les mensonges trop grands leur font honte. »

À l'évidence, l'homme qui a dicté ces mots dans la prison de Landsberg où il était incarcéré s'y connaissait en manipulation. Aussi, après avoir dénoncé dans son *Mein Kampf* ce qu'il voyait comme des mensonges, Adolf Hitler s'est employé à les remplacer par ses propres vérités altérées.

D'autres le font tous les jours : les politiciens qui brillent de leurs faux sourires (et parfois aussi de leurs faux diplômes), les vendeurs de paradis et d'encens, les romanciers.

Où s'arrête la fiction et où commence le mensonge ? Comment négocier avec la mémoire historique ? Autant de questions fascinantes que pose l'écrivain espagnol Javier Cercas à partir d'un cas particulier dans *L'imposteur*, son plus récent « roman sans fiction ».

Un peu de maquillage

En mai 2005, un scandale qui va rapidement faire le tour du monde éclate en Espagne.

On découvrait qu'Enric Marco, un octogénaire de Barcelone, s'était fait passer pendant plus de trente ans pour un ancien républicain déporté dans l'Allemagne d'Hitler et un survivant des camps nazis. Auréolé de son passé de militant antifranquiste — par ailleurs tout aussi discutable —, l'homme avait été à la fin des années 70 vice-président de la CNT, un important syndicat espagnol, avant de diriger une association catalane de parents d'élèves. Il présidait depuis trois ans l'association espagnole des anciens déportés, l'Amicale de Mauthausen.

Un tremblement de terre. Comment ce petit moustachu énergique, présent sur toutes les tribunes, conférencier dans les écoles, chouchou des journalistes pendant des années, a-t-il pu tromper tout le monde ?

C'est quatre ans après sa conversion en « grand imposteur et grand maudit », déboulonné du jour au lendemain par les recherches d'un historien franc-tireur espagnol, que Javier Cercas, d'abord réticent, a fini par faire la connaissance du mystificateur. Auteur des *Soldats de Salamine* (2002), d'*À la vitesse de la lumière* (2006), d'*Anatomie d'un instant* (2010, tous chez Actes Sud), Cercas s'intéresse depuis des années, d'une façon oblique et personnelle, à l'histoire contemporaine de l'Espagne.

Comme on pèle un oignon, au fil d'une minutieuse enquête qu'il met en scène à sa manière habituelle, l'écrivain lève le voile sur d'autres coins sombres de sa biographie. Mais une hypothèse s'impose très vite : « Marco est fondamentalement un roublard, un charlatan hors pair, un emberlificoteur sans pareil. »

La réalité ? Né dans un asile d'une mère folle, sans père, puis jeune marié et travailleur volontaire dans un chantier naval allemand en 1941, après un court séjour dans une prison nazie, Enric Marco est rentré dès 1943 en Espagne avant de retrouver sa petite vie de mé-



En mai 2003, Enric Marco s'était rendu au camp de Mauthausen, en Autriche, en tant que président de l'association espagnole des anciens déportés. C'était deux ans avant que n'éclate la vérité.

« La réalité tue et la fiction sauve »

Extrait de *L'imposteur*

canicien dans un quartier populaire de Barcelone.

De toute évidence, son existence « ordinaire » ne lui suffisait pas. Il a choisi de se peindre en militant anarchiste, en héros de la résistance franquiste, en ouvrier modèle et en victime des camps. Et on l'a cru. Parce qu'il avait du talent et que son histoire était vraisemblable. Dès lors, pourquoi s'empêtrer de sa propre réalité ?

Un peu comme dans le *Don Quichotte de La Manche*, ce roman quatre fois centenaire que Gallimard publie en un seul volume parfaitement compact dans sa collection de La Pléiade.

Un homme ordinaire

L'affaire Marco n'est pas à proprement parler un scandale littéraire (il y aurait pourtant fort à écrire rien que sur les mystifications littéraires). Il a beaucoup écrit, mais ses mensonges — ou ses arrangements avec la vérité —, ce petit mécanisme catalan les a par-dessus tout incarnés.

C'est là son « génie », estimait le romancier Mario Vargas Llosa lorsque l'affaire a éclaté, applaudissant à deux mains l'arrivée de ce nouveau collègue, qui avait réussi à faire ce que des milliers de romanciers avant lui avaient échoué à faire : incarner une histoire, faire pleurer, faire rire.

La différence entre Vargas Llosa, Cercas ou Enric Marco, on la connaît. C'est que le romancier, lui, a la permission de mentir (« ce vice maudit », pour Montaigne).

À travers son enquête, Javier Cercas a surtout cherché à comprendre Marco — non à le condamner ou à le réhabiliter. À le placer devant ses mensonges et ses contradictions, le forcer à laisser tomber ses masques un à un. Et à sa manière, *L'imposteur* nous

rappelle le pouvoir de la littérature : « N'est-il pas indispensable d'essayer de comprendre toute la confuse diversité du réel, depuis ce qu'il y a de plus noble jusqu'au plus abject ? »

Et c'est ce que la littérature peut faire le mieux : explorer les paradoxes, les ambiguïtés, l'infinie complexité de l'existence, découvrir patiemment les points de fuite et les angles morts. Elle est aussi, ne nous le cachons pas, « une forme socialement acceptée de narcissisme ».

Tout comme le personnage de Don Quichotte, vaincu, qui abjure les romans de chevalerie à la toute fin du chef-d'œuvre de Cervantes, retrouve la raison et redevient *in extremis* Alonso Quijano.

La fiction est-elle un mensonge ? Faire de sa vie une invention peut-il être une forme d'art ? Marco, lorsqu'on y pense, est l'auteur d'un crime sans victime, coupable seulement d'avoir été trop loin en mélangeant ses lectures avec son désir d'être un héros.

Le roman de Cercas, lucide et complexe, pose aussi le problème de la mémoire historique. Cette histoire aurait-elle pu se produire ailleurs qu'en Espagne ? Un pays qui digère

mal son passé récent — comme, du reste, la vaste majorité des pays européens — et dont Cercas scrute la conscience collective douloureuse à répétition.

Il reste que pour l'auteur de *L'imposteur*, « l'industrie de la mémoire » de l'Holocauste, qui sécrète du kitsch à n'en plus finir, a su trouver en Enric Marco sa parfaite expression. Et peut-être aussi que quarante ans de dictature franquiste ont laissé de multiples angles morts qui ont permis à toutes sortes de mensonges de prospérer. Mais « la démocratie aurait-elle pu se construire sur la vérité ? »

Pauvres, éphémères et misérables, sommes-nous tous condamnés à porter la « triste figure » de la vérité ? Le mensonge est-il vraiment plus épouvantable que la réalité ? L'invention, au fond, est peut-être le sel de l'existence.

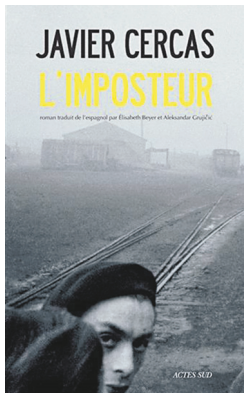
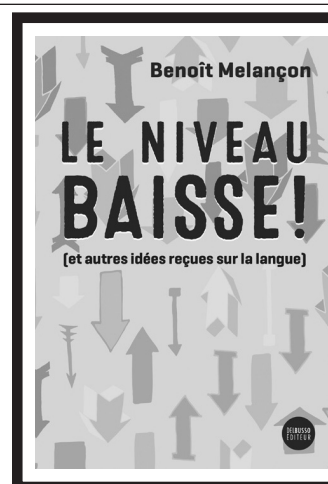
Et pour Cercas, comme pour Cervantes bien avant lui, une évidence s'impose : « La réalité tue et la fiction sauve. »

L'IMPOSTEUR

Javier Cercas
Traduit de l'espagnol
par Elisabeth Beyer et
Aleksandar Grujicic
Actes Sud
Arles, 2015, 404 pages

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE

Cervantes
Édition et traduction de l'espagnol
par Claude Allaigre,
Jean Canavaggio et
Michel Moner
Gallimard (Bibliothèque de
La Pléiade)
Paris, 2015, 1264 pages

JAVIER CERCAS
L'IMPOSTEUR

IDÉE REÇUE N° 11

BIEN PARLER,
C'EST
SE RESPECTER.

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!

(et autres idées reçues sur la langue)

EN LIBRAIRIE - 14,95\$ - DEL BUSSO ÉDITEUR

LA CONQUÊTE

Dommages
collatéraux

DAVE NOËL

Les civils sont souvent les principales victimes des conflits armés. La guerre de la Conquête ne fait pas exception avec ses masses de migrants et ses massacres d'innocents. Un collectif d'historiens français et québécois dirigé par Bertrand Fonck et Laurent Veysière explore les facettes méconnues de cet affrontement dans *La chute de la Nouvelle-France*.

En dépit de son titre, ce recueil fait peu de place aux opérations militaires ayant dévasté le nord-est du continent américain entre 1755 et 1760. On y traite davantage de la reconstruction de la société canadienne éprouvée par le bombardement de Québec et l'incendie des campagnes environnantes par les assiégeants britanniques.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« Peu de changements de souveraineté ont laissé au-
tant de traces dans la mémoire
des descendants des vaincus
que la fin de la Nouvelle-
France », écrivent les direc-
teurs du collectif, qui aborde
également la question autoch-
tone. S'il est loin d'épuiser
son sujet, ce recueil un peu
disparate comble une partie
de la brèche historiographique
mise en lumière il y a
quelques années à l'occasion
du 250^e anniversaire du
changement d'empire.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles disloquées » par la mort de ses éléments les plus vulnérables découlant des privations alimentaires. « Le monde rural canadien, après avoir récupéré ses acquis des années d'avant la guerre, va conserver de la guerre de la Conquête le souvenir de l'épreuve d'une décennie perdue », écrit Laberge.

« La situation immédiate de la population restée sur place est catastrophique, écrit Alain Laberge, car celle-ci est dépouillée du plus strict nécessaire, sans pouvoir espérer de secours. » L'historien évoque le destin tragique de ces « familles dis

ESSAIS



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Christian Saint-Germain signe un pamphlet animé par une colère jubilatoire, dont la thèse est celle d'un indépendantiste résolu, inspiré par la théorie de la décolonisation, qui en a soupé des attermolements souverainistes.

Jeu de massacre souverainiste

LOUIS CORNELLIER



Le colonisé, écrit Christian Saint-Germain, est « un être qui tend vers le non-être, mais en s'affirmant pendant tout le trajet ». Le peuple québécois, dans cette logique, se qualifie pour le titre. « Nous sommes, continue Saint-Germain, dans une dynamique de préarrangements funéraires avec le Canada et dans la recherche des plus hauts standards vétérinaires pour l'agonie individuelle. » Plus grave encore, nos élites nationalistes présideraient à cette marche funèbre, en vidant le projet national de sa charge existentielle.

Cette thèse, assenée dans *L'avenir du bluff québécois*, un pamphlet animé par une colère jubilatoire, est celle d'un indépendantiste résolu, inspiré par la théorie de la décolonisation et par les figures de Pierre Vallières et de Lionel Groulx, qui en a soupé des attermolements souverainistes. Deux fois docteur — en théologie et en droit —, Saint-Germain enseigne la philosophie à l'UQAM. Son pamphlet, souvent très drôle, ne fait pas de quartier.

Même si, en entretien téléphonique, il témoigne de son admiration pour Lucien Bouchard et Jacques Parizeau, le pamphlétaire, dans son ouvrage, ne les épargne pas. « Ces chefs, écrit-il, n'ont-ils jamais cru à l'indépendance du Québec et le PQ a-t-il été autre chose que le syndicat de boutique de l'entreprise fédérale? Ils souhaitaient l'amélioration de la situation constitutionnelle. Ils n'étaient pas des leaders véritables. »

Candeur

Mener le Québec à l'indépendance, écrit Saint-Germain, est une « action politique grave ». Quand le Canada a

vraiment cru que ce projet pouvait se concrétiser, il n'a pas hésité à jouer les gros bras (en 1837-1838, en 1970, en 1995). Dans *Le référendum volé*, qui paraît cette saison dans une nouvelle édition enrichie chez Baraka Biblio, Robin Philpot révèle que, pour les fédéralistes, tous les coups, même illégaux, sont permis quand il s'agit de défendre l'ordre constitutionnel établi.

Or, selon Saint-Germain, Bouchard et Parizeau, de même que leurs prédécesseurs péquistes, ont fait preuve d'une inqualifiable candeur en partageant « avec la population l'illusion de l'arrangement démocratique, du gentlemen's agreement avec les suppôts de Lord Durham ». Le projet d'indépendance est une lutte et a des ennemis. Ne pas en tenir compte, insiste le pamphlétaire, relève de l'innocence politique la plus crasse. Saint-Germain évoque même la nécessité de développer, après octobre 1970, un service d'espionnage et de contre-espionnage. Au lieu de cela, écrit-il, « l'architecte principal de "l'étapisme" avait plutôt décidé d'infiltrer la GRC par les soirs ».

Vouloir l'indépendance, explique le philosophe, c'est vouloir entrer dans l'Histoire par la rupture avec l'État colonisateur, qui menace notre survie nationale en étant responsable de notre oppression économique et de notre humiliation linguistique. Or, les leaders souverainistes, en colonisés qui craignent le jugement du maître, ont gommé toute « animosité historique » de leurs discours, ont tremblé devant la moindre accusation d'ethnicisme et se sont enfermés « dans un argumentaire économique coût/bénéfice », celui des « marchands de tapis », selon la formule de Pierre Bourgois.

Ils ont privé, ce faisant, le projet indépendantiste de sa portée mythique et libératrice, pour le transformer en « un discours politique vide où

« Être colonisé, c'est ne pas vouloir véritablement ce à quoi on prétend aspirer. C'est "faire à semblant" d'aller dans une direction, alors que dans les faits on rebrousse chemin. »

Extrait de *L'avenir du bluff québécois*

la seule question adressée aux citoyens n'est pas de nature existentielle, mais relève de la psychologie du consommateur: ressentez-vous votre disparition progressive dans le grand tout multiculturel canadien comme un drame constitutionnel au point de vouloir en sortir? Pas pantoute, je roule avec deux chars!»

Modernisation molle

Ce triste aboutissement, selon Saint-Germain, est le résultat de l'esprit modernisateur de la Révolution tranquille. Sa critique de ce « temps mythique » de notre histoire n'est pas toujours évidente et flirte parfois avec un patriotisme conservateur de droite, nourri de grandeur héroïque. Saint-Germain parle de la Révolution tranquille comme d'une « lente consommation des forces vives dans des mesures sociales finalement confondues avec des actes importants ».

Le peuple québécois, tout occupé à se moderniser, aurait alors perdu son lien vital avec son passé et son destin historique, se serait embourgeoisé et aurait pris le développement de la sollicitude étatique pour sa libération, s'engluant ainsi dans une mollesse nationale dont les nouveaux idéaux sont les soins de santé et la qualité de vie.

Sur le plan culturel, Saint-Germain conclut à l'échec: malgré la démocratisation de l'école, la conscience historique est en déroute et la langue se délite, « comme si Roméo Dallaire, récent docteur

honoris causa de l'Université de Montréal, et le non moins sénatorial Jacques Demers avaient concocté un recueil de textes pour finissants du baccalauréat en communication ».

Saint-Germain, déchainé, frappe fort. Parizeau, écrit-il, « manquait cruellement de jugement »; Lucien Bouchard est un « fesse-mathieu » charismatique mais pleutre, qui déshonore son statut d'ancien chef nationaliste en acceptant des mandats du gouvernement libéral et en fréquentant le Sargard des Desmarais; Jean-Martin Aussant est un « intrigant »; Françoise David, une « agente de pastorale »; PKP, un « candidat instable », qui a peu de chances de réussir là où des « chefs intellectuellement plus cohérents » ont échoué.

En se livrant à ce jeu de massacre cathartique, Christian Saint-Germain n'a d'autre intention, confie-t-il en entrevue, que de faire le procès expéditif d'un souverainisme dévoyé, pour mieux relancer la lutte nationale, pour éviter que le PQ ne passe à l'histoire que comme le parti qui nous aura permis de mourir dans la dignité. Brutal, l'électrochoc risque toutefois d'abîmer le patient.

louisco@sympatico.ca

L'AVENIR DU BLUFF QUÉBÉCOIS
LA CHUTE D'UN PEUPLE HORS DE L'HISTOIRE
Christian Saint-Germain
Liber
Montréal, 2015, 88 pages

ENTRETIENS

Pierre Perrault au-delà du folklore

MICHEL LAPIERRE

Dans l'avant-propos des entretiens inédits qu'elle a eus en 1980-1981 avec le poète et cinéaste Pierre Perrault (1927-1999), l'ex-journaliste Simone Suchet n'hésite pas à rappeler que certains le « trouvaient passiste, peut-être même un tantinet réactionnaire ». Pourtant, il a déploré, devant elle, l'importance donnée à *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, roman écrit en 1913, et à la vision qui s'en dégageait « d'un Québec simplifié de carte postale ».

Intitulés *Un homme debout*, ses entretiens clarifient la pensée de Perrault. Avant la réponse indignée que le poète fit en 1978, dans *Le Devoir*, au « testament politique » anti-indépendantiste et très conservateur de Félix-Antoine Savard, publié dans le même quotidien, il passait souvent pour un disciple de l'auteur de *Menaud, maître-daveur*, roman épique de 1937 qui fait écho à *Maria Chapdelaine*.

En 1991, Perrault opposera Savard à Jacques Ferron en précisant que le Menaud du premier « est un chanoine qui a appris à bûcher dans un presbytère », alors que l'autre écrivain, plus jeune et plus moderne, « s'abandonne au débraillé de ses personnalités ». Dans ses entretiens, le poète, né à Montréal, rebelle à la culture classique et urbaine qu'on lui a inculquée, affirme d'ailleurs avoir découvert la vraie poésie, celle des gens de la glèbe québécoise et du Saint-Laurent, « en dehors de l'écriture ».

En 1991, Perrault opposera Savard à Jacques Ferron en précisant que le Menaud du premier « est un chanoine qui a appris à bûcher dans un presbytère », alors que l'autre écrivain, plus jeune et plus moderne, « s'abandonne au débraillé de ses personnalités ». Dans ses entretiens, le poète, né à Montréal, rebelle à la culture classique et urbaine qu'on lui a inculquée, affirme d'ailleurs avoir découvert la vraie poésie, celle des gens de la glèbe québécoise et du Saint-Laurent, « en dehors de l'écriture ».

Ne ressembler à personne

Cet artisan du cinéma direct coréalisa en 1963 l'admirable *Pour la suite du monde* sur la pêche au marsouin à

L'Isle-aux-Coudres, activité alors en voie de disparition, mais qu'il voyait comme un trésor de poésie populaire. Cela lui permet de soutenir que « le film est moins important que les hommes que l'on filme ». Pour lui, l'artiste est contemplateur de l'objet qui le happe par sa fraîcheur. Perrault va jusqu'à dire: « Je ne suis pas un créateur. »

Ses entretiens tiennent de la confession. Le lettré y avoue sa honte de rester distinct du peuple: « Les gens qui ne ressemblent à personne d'autre qu'eux-mêmes me fascinent même si, moi, je suis loin d'être parvenu à ce stade. J'ai encore de la pudeur et un certain amour-propre... »

L'authenticité insdant aussi l'indépendantiste: « Je ne me crois pas autorisé à décider politiquement d'un avenir pour le Québec, mais je peux en décider poétiquement. Je peux réclamer une possession poétique, charnelle, toponymique. J'essaie de revaloriser les mots qui ont été désavoués. » La culture québécoise le séduit parce que, loin des grandes capitales, elle demeure « clandestine ».

Néanmoins, sans une évolution naturelle tournée vers l'ouverture au monde et la modernité, cette culture dégènera en la « folklorisation intense » que d'aucuns suspectaient à tort chez Perrault, mais qui l'angoissait déjà terriblement. « C'est de vivre pour tant qu'on meurt », murmurait le poète en sachant que de l'art vivant presque seul l'esprit survivra.

Collaborateur
Le Devoir

UN HOMME DEBOUT

Pierre Perrault
Entretiens avec Simone Suchet
Varia
Montréal, 2015, 206 pages

AKI SHIMAZAKI

Hôzuki

« Je vous laisse découvrir non seulement cette mise en abîme, cette histoire dans l'histoire, mais aussi tout le talent d'Aki Shimazaki d'entrelacer les événements les uns dans les autres en un ensemble de brefs récits parallèles qui forment la trame de *Hôzuki*. »

Jean-François Crépeau, *Le Canada français*

« Un roman sobre et puissant à la fois. Un pur ravissement, comme toujours. »

Carnet d'une librairie

LEMÉAC • ACTES SUD

514 524-5558 lemecac@lemecac.com

Société de développement économique et culturel
Québec

FÉLICITATIONS À
DENIS CÔTÉ

**FINALISTE AU PRIX
DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL**

Catégorie texte jeunesse
avec *Dessine-moi un Martien*
Roman graphique / 80 pages / 12,95 \$
ILLUSTRATION DE LA COUVERTURE: JACQUES LAMONTAGNE

SOULIÈRES ÉDITEUR
www.soulieresediteur.com

DENIS CÔTÉ
*Dessine-moi
un martien*



« Mon visiteur à moi était blond lui aussi. Comme le personnage du *Petit Prince* de Saint-Exupéry, il avait l'air intelligent, très intelligent, j'aurais envie de dire trop. Son regard fixé sur moi, plein de curiosité, était sérieux et grave... »